Jeudi 18 décembre 2008 - Les personnes en grande pauvreté comme acteurs politiques

DE LA DEPENDANCE SUBIE A L'INTERDEPENDANCE CHOISIE

Intervention collective de l'Atelier croisement des savoirs
ATD Quart Monde France / Belgique / Suisse

Claude Ferrand : Présentation de la démarche et de la recherche de l'atelier croisement des savoirs et des pratiques :
Face à la réalité des exclus, de ceux qui sont au pied de l'échelle sociale, Joseph Wresinski, dans sa démarche, a **refondé la démocratie.** Une démocratie où chacun peut faire son apport et où cet apport va être pris en compte. Les questions qui le taraudaient étaient :
- de quelle connaissance ont besoin les plus pauvres ?
- de quelle connaissance ont besoin les équipes d'action ?
- de quelle connaissance ont besoin nos sociétés pour lutter efficacement contre la pauvreté et l'exclusion ?

Faire place aux connaissances qu'ont les plus pauvres par leur expérience de vie, afin que leur pensée se construise et que leur savoir se confronte au savoir théorique des sciences et celui de l'action. **Il y a nécessité** que ces trois types de savoir soient mis en réciprocité pour se féconder, se remettre en cause dans une déconstruction et une re-construction de nouvelles connaissances, sources d'actions citoyennes pour éradiquer la misère. **C'est ce projet de société** que Joseph Wresinski a défendu et promu en créant et en développant le Mouvement ATD Quart Monde sur la base d'une association avec les personnes vivant dans l'extrême pauvreté et d'autres citoyens solidaires..

Il y a plus d'une dizaine d'années, un groupe d'universitaires, de volontaires-permanents, de militants du Mouvement ATD Quart Monde a cherché comment démontrer de façon scientifique, la nouveauté et la pertinence de la démarche Wresinski. Pour cela, trois groupes d'acteurs ont été mis en présence :
- des chercheurs de différentes disciplines,
- des professionnels praticiens et formateurs, mandatés par leurs institutions, agissant dans les domaines des droits fondamentaux,
- et des personnes ayant vécu ou vivant des situations de précarité et de grande pauvreté, militantes de la lutte contre la misère au sein du Mouvement ATD Quart Monde et participant aux Universités Populaires.

Le but était de montrer que l'interaction, la réciprocité, la confrontation entre les trois groupes d'acteurs, détenteurs de savoirs différents, pouvaient modifier la manière de connaître, de faire des recherches et d'agir. Cela a été fait par **deux programmes franco-belge, Quart Monde-Université et Quart Monde Partenaire**, qui ont duré quatre ans et ont été validés par un conseil scientifique et un conseil d'orientation. Ils ont produit deux livres qui ont reçu le prix Villermé par l'Académie des sciences morales et politiques de l'Institut de France. Ces livres viennent d'être réédités en un seul volume sous le titre « Le croisement des savoirs et des pratiques. Quand des personnes en situation de pauvreté, des universitaires et des professionnels pensent et se forment ensemble ». Le livre « Le croisement des savoirs » a été traduit en anglais et édité aux Etats-Unis. Ces deux programmes expérimentaux sont une référence, tant pour la démarche que pour le contenu. Ils ont fait école en produisant :
- des actions de co-formations entre professionnels et personnes en situation de pauvreté,
- des actions-recherches impliquant des chercheurs et des acteurs de terrain et des personnes

vivant la pauvreté.
L'équipe permanente des Ateliers du Croisement des Savoirs et des Pratiques a évalué l'impact de ces actions entreprises en partenariat avec des institutions, des professionnels, des universitaires et au sein du Mouvement ATD Quart Monde. Les résultats font l'objet d'un nouveau livre : « Le croisement des pouvoirs. Croiser les savoirs en formation, recherche, action».

Au cœur de l'approche du refus de la misère initiée par Joseph Wresinski, il y a cette question *:* **Qu'est-ce qui fait que des personnes vivant dans la grande pauvreté et l'exclusion s'engagent, collectivement avec leur milieu social et d'autres milieux, dans la lutte contre la misère ?** Autrement dit : pourquoi et comment des personnes en situation de grande pauvreté sont des acteurs politiques ? Cette question est fondamentale pour faire progresser la démocratie avec l'apport indispensable des personnes en situation de pauvreté.

Pour apporter une contribution sur cette question à ce colloque, un nouveau groupe de recherche s'est constitué, composé de personnes vivant ou ayant l'expérience de la pauvreté, de volontaires permanents, d'alliés du Mouvement ATD Quart Monde et de professionnels chercheurs. Au total, vingt-et-une personnes réparties en cinq groupes géographiques, trois en France (Bretagne, Rhône-Alpes, Alsace-Lorraine-Champagne), une en Suisse et une en Belgique. Une équipe de trois conseillers pédagogiques a assuré l'animation et la rigueur de la démarche. Le groupe s'est réuni pendant près de deux ans à raison de trois séminaires de trois jours au Centre International Joseph Wresinski et six journées intermédiaires thématiques.

La 1ère étape correspond au 1er séminaire en février 2007.
Face à la question centrale « Pourquoi et comment des personnes vivant dans la grande pauvreté et l'exclusion se mettent debout et s'engagent collectivement, dans la durée, avec leur milieu social, dans la lutte contre la misère et l'exclusion ? », **le premier objectif a été de construire une fiche de recherche**. A partir des expériences présentées par chacun par rapport à la question, le groupe a fait émerger 3 thèmes :
- le cheminement personnel de l'engagement, les étapes, la durée,
- la notion de groupes d'appartenance,
- les actions de lutte contre la misère.

Trois groupes thématiques se sont constitués et chaque groupe a élaboré sa problématique de recherche avec des mots clés et une hypothèse. Chaque groupe a listé les matériaux qu'il allait chercher, analyser et croiser. Il était entendu que 3 sources de connaissance allaient être explorées :
- les expériences des personnes vivant la pauvreté sur la base d'interviews et d'analyses d'actions,
- des textes exprimant la pensée et l'action de Joseph Wresinski,
- des textes d'auteurs se rapportant à la problématique, apportés par les professionnels chercheurs.

Le croisement s'est fait autour des analyses de ces différentes sources de connaissance.

La 2ème étape est le 2ème séminaire en décembre 2007
Les trois groupes thématiques (sur le cheminement, le groupe, l'action) ont mis en commun les éléments de leur recherche. Chaque groupe a préparé une communication sur son thème, qu'il a soumise à la critique des deux autres groupes puis a fait son plan d'écriture. A nouveau, trois journées intermédiaires ont permis à chaque groupe thématique de croiser les apports autour **de nœuds de recherche** qui ont été identifiés :
- le groupe thématique « Cheminement » a creusé la question de la construction de l'identité,
- le groupe thématique « Faire partie d'un groupe » a travaillé les conditions pour que les

personnes en situation de pauvreté puissent être reconnues dans leur apport au sein du groupe,
- le groupe thématique « Combattre la misère ensemble » a travaillé la question de : comment on passe d'un combat les uns à côté des autres ou contre les autres à un combat commun en coresponsabilité ?

La 3ème étape est le 3ème séminaire en mai 2008

L'objectif était d'écrire ensemble les résultats de la recherche sur les trois thèmes dans une communication pour ce colloque. **Une écriture commune**, selon la méthode que nous avions expérimentée pour écrire ensemble les cinq mémoires de recherche du programme « Quart Monde-Université », publiés dans le livre Le croisement des savoirs. Nous pouvons souligner ici l'exigence et la profonde originalité qu'est l'écriture commune des résultats de toute recherche entreprise avec la démarche du croisement des savoirs. Chacun est chercheur-acteur-auteur jusqu'au bout. Il s'agit de garantir jusqu'au bout la maîtrise de la recherche et de ses résultats par les personnes en situation de pauvreté. C'est en ce sens que nous associons à ce travail, des militants aujourd'hui disparus, dont Jean-Marie Lefevre qui parlait d'une démarche « historique et révolutionnaire ».

Concrètement, à partir de la transcription de l'enregistrement du croisement des travaux, chaque groupe thématique, au rythme de l'écriture de chacun, en croisant la compréhension des mots et des phrases, a écrit son texte qu'il a soumis à la critique des autres groupes thématiques afin d'arriver à un seul texte cohérent.
C'est ce texte que Emmanuelle Méreau, Marcel Le Hir, Vincent Caussanel, Emilienne Kaci, Emmanuel Vandericken, Jean-Luc Martrou, délégués du groupe, vont vous lire maintenant.
Les autres membres du groupe Jacky Buty, Marc Couillard, Yoann Gallard, Robert Lefeuvre, Rose Marie Legrand, Agnès Le Grix, Angelina Micelli, Cécile Reinhardt, Régis Sécher, Caroline Petitat, Fabienne Renou, Ariane Royaux, Jean Robert Saffore, Michel Savary.
Monique Couillard, Patrick Brun et Claude Ferrand ont été les animateurs de cette recherche, action, formation par le croisement des savoirs et des pratiques, soutenus par Françoise Ferrand.

Emmanuelle Méreau

Des personnes en situation de pauvreté se mobilisent collectivement et dans la durée quand elles arrivent à construire progressivement leur identité dans un va et vient entre leur milieu d'origine et les autres milieux. Qu'il s'agisse d'identité personnelle ou d'identité sociale, être soi-même exige une démarche qui demande du temps, de la patience et de la confiance en soi.
« L'identité d'une personne est une dynamique en marche » nous dit le philosophe Paul Ricœur. On n'a jamais fini de se maintenir dans cette dynamique : on la trouve, on la perd, on stagne souvent, mais il y a presque toujours un moyen – si on ne reste pas seul - de poursuivre sur cette trajectoire. *« J'étais un pouilleux des baraquements et j'arrivais à la ville »*, nous dit un militant. Le déplacement physique est le signe d'une volonté d'avancer et en même temps elle amorce un pas vers une identité à trouver.

Paul Ricœur distingue deux notions : le moi et le soi .Le moi (Qui suis-je ?) correspond à l'aspect le plus visible de l'identité, officialisé par l'état civil, par exemple la date et le lieu de naissance, le pays d'origine. Ces informations sont des repères, elles permettent de distinguer les personnes les unes des autres. Elles sont des marques qui ne s'effacent pas mais ne définissent pas pour autant l'identité de la personne. Le soi (Que suis-je ?) Ce questionnement rejoint celui d'un autre philosophe, Jean-Paul Sartre : *« Qu'est ce que je fais de ce qu'on a fait de moi ? »* Quel impact ont eu sur moi les évènements, les expériences, les rencontres, les influences sur ce que je suis aujourd'hui ? Comment construire une identité positive ? Il

s'agit bien, nous dit Paul Ricœur, d'un véritable *« parcours de la reconnaissance »* à effectuer. Cette **reconnaissance** est celle de soi par soi – chacun a le droit d'avoir de la valeur et de l'exprimer - mais aussi la reconnaissance de soi par les autres, c'est-à-dire le droit à une image positive. Il y a là une mise en mouvement jamais rapide, difficile, dont l'enjeu est essentiel car c'est toute la vie qui est en cause. Tout part de là : sans reconnaissance il n'y a pas d'agir, pas de passage à l'acte. Le besoin d'être reconnu par les autres est déterminant pour se décider à agir et à évoluer vers son autonomie.

D**evenir autonome,** c'est refuser de dépendre du regard et des attentes des autres. En effet, le regard de l'autre peut donner une fausse identité. Un militant du groupe commente *: « On te donne une étiquette à partir du milieu d'où tu viens, on continue à t'appeler « cas sociaux » malgré les avancées, parce qu'ils savent ton histoire. Ils te ramènent d'où tu viens. Et moi j'ai l'impression qu'en m'insultant, ils insultent aussi ceux qui vivent comme moi. »* Mais devenir autonome, c'est aussi se libérer de ses peurs et commencer à se faire confiance. On ne devient pas autonome du jour au lendemain parce que l'on est jamais sûr qu'elle dure cette autonomie.

Les prises de conscience se font par étapes, il y a des avancées et des reculs, mais chaque étape peut être un tremplin pour la suivante. La volonté d'exister est la plus forte. Cette volonté, l'un de nous l'évoque au travers de l'histoire d'un couple dont il a été proche et dont l'histoire est relatée dans le livre « Le croisement des savoirs ». La vie de ce couple a été très pénible, ils ont connu des drames, ils ont vécu à la rue, leurs enfants ont été placés. Pendant sept ans, ils ont logé dans une fourgonnette, vivant en faisant les décharges publiques, dépendants de l'alcool. En se rappelant cette période, la femme dit : *« On ne croyait plus en rien, plus en personne. On avait la haine contre les gens. On était tombé si bas qu'on avait vraiment la haine. On ne voulait plus voir personne, on n'était plus respectés. »* Mais son mari ajoute : *«Il y avait des gens comme moi, des laissés pour compte. Certains avaient malgré tout réussi à s'en sortir, alors pourquoi pas moi ? »* Mais pour s'en sortir, on a besoin de l'autre, besoin de **lui faire confiance** et de recevoir sa confiance dans la durée. Pour cela, chacun doit pouvoir trouver une écoute impartiale et bienveillante, une écoute qui n'interprète pas mais respecte son jugement et le laisse libre de se déterminer. Le professeur Boris Cyrulnik écrit : *« Le récit doit trouver un auditeur qui accepte d'entendre et donc de tisser une relation intime, individualisée, hors cadre institutionnel ».*

Marcel Le Hir

Les moments de crise d'identité nécessitent qu'il y ait des lieux où trouver des oreilles qui facilitent **une réconciliation avec soi-même**, des lieux où l'on peut dire qu'il n'y a pas trahison ou rejet du passé. Poser un acte de résistance en refusant de se laisser enfermer dans une seule identité, c'est là le pari à relever pour rebondir et sortir de l'exil intérieur. L'un de nous explique : *« Quand on se retrouve tout en bas, il y a un moment où il faut savoir prendre de la distance. On se trouve écartelé entre ceux qui sont sensés aidés et ceux avec lesquels on a un passé. Il faut un déclic… On a beau entendre de belles paroles…on est ailleurs. Il y a aussi la rencontre avec des gens d'un autre univers. Le déclic c'est une prise de conscience, c'est une réflexion qui nous arrive : «Il faut que j'arrête !» Mais les autres reviennent à la charge : « On n'est pas assez bien pour toi ?»* Le problème est donc bien d'arriver à **ne pas rester entre soi**, d'oser rencontrer des personnes d'autres milieux sociaux, et de pouvoir se dégager de son milieu d'origine sans le renier. La société contemporaine nous renvoie à nous-mêmes ou à la relation de personne à personne. Aujourd'hui, le collectif est fortement dévalorisé. Cette tendance renforce l'isolement. Certaines personnes s'engagent individuellement à leur manière envers d'autres, par peur de se confronter au collectif. Pour

qu'une personne en situation de pauvreté sorte de la dépendance subie, elle va devoir cheminer dans ce contexte d'hyper individualisme, entre son milieu social d'origine et les autres milieux qu'elle va rencontrer.

Le milieu social d'origine peut aussi être une force comme l'exprime Joseph Wresinski quand il parle de sa mère dont il a reçu la capacité à résister. De même, plusieurs personnes parlent de leur enfance difficile comme d'une source où elles viennent puiser l'énergie pour se battre contre les difficultés de la vie. Un homme, très marqué par le fait d'avoir dû vivre à la rue très jeune, tire de ce souvenir la force de vivre et d'agir pour que d'autres ne vivent pas la même chose. Plusieurs personnes vivant ou ayant vécu la grande pauvreté et l'exclusion, disent que le fait d'avoir vécu les mêmes galères est un atout : celui qui a déjà cheminé peut plus facilement comprendre, soutenir, entraîner, aider un autre à sortir de son isolement. Mais en même temps comme disait l'un de nous : *« Parfois tu peux t'y brûler les ailes parce que ce n'est pas facile, on garde toujours cette fragilité ».* Toutefois, le milieu d'origine peut aussi devenir un carcan lorsqu'il empêche de s'ouvrir à d'autres milieux.

C'est pourquoi il est important qu'au fil du temps, on puisse avoir **différentes appartenances** (professionnelles, associatives, religieuses…) à travers lesquelles l'identité se construit. L'un de nous témoigne : *« Avec tout ce qui s'est passé dans ma vie, j'ai besoin de tout le monde, c'est eux qui sont venus à moi et moi, j'ai été à leur écoute, j'ai fait un pas de ce côté-là. Ce qu'ils m'ont apporté, ce sont des outils pour avancer. Ces outils-là je les ai pris au vol…mais j'ai fait le tri ! »* Certaines de ces appartenances vont apporter un soutien dans la durée. D'autres seront des lieux de passage, de confrontation auxquelles on s'adapte plus ou moins. Mais ces multiples appartenances peuvent aussi être source de tiraillement ou d'oppression comme en témoigne cette jeune femme issue du monde de la pauvreté qui, ayant un emploi comme bibliothécaire, ressent un décalage par rapport à ses collègues et une jalousie de son entourage qui font qu'elle ne sait plus qui elle est et où elle en est. Toutes ces rencontres comportent des risques : on n'est jamais à l'abri d'une parole blessante, d'un événement, d'une rencontre qui pourraient entraîner un repli sur soi. Ces risques diminuent au fur et à mesure que les personnes très pauvres s'affirment et prennent confiance en elles. Pour Cyrulnik, l'appartenance et l'autonomie sont deux besoins essentiels et contradictoires. Les interactions entre les différents milieux font évoluer les regards et sont féconds. Plusieurs témoignages nous montrent que des rencontres avec des personnes venant d'un autre milieu, ont été très importantes dans leur cheminement personnel. Ces rencontres produisent une valeur ajoutée qui nourrit en retour les deux milieux concernés. Par exemple, des formations entre professionnels et personnes vivant la pauvreté entraînent des compréhensions nouvelles, sources de vrai changement. Chacun témoigne ensuite dans son milieu d'origine de ce qu'il a compris sur l'autre. Le cheminement en aller-retour entre le milieu d'origine et les autres milieux amène parfois et dans certaines conditions à un déclic qui permet de s'engager. Ainsi témoigne Joseph Wresinski lorsqu'il parle de son arrivée au camp des sans logis à Noisy-le-Grand en 1956 : *« Il a fallu que je les rencontre en un peuple, il a fallu que je me découvre comme faisant partie de ce peuple ».* Cette rencontre sera le point de départ du Mouvement ATD Quart Monde. Pour tout un chacun, le déclic ne sera pas le même pour passer d'une relation individuelle à un engagement collectif. **Pour s'engager, il faut croire que l'action collective peut avoir une prise positive sur l'avenir.** Quelles en sont les conditions ?

Vincent Caussanel

Une condition essentielle, pour que des personnes vivant la grande pauvreté s'engagent dans la durée dans la lutte contre la misère et l'exclusion**,** est qu'elles fassent **l'expérience de participer activement à un groupe.** Cela signifie que dans ce groupe, elles aient un apport

conscient, reconnu et qui contribue effectivement à la vie, à la pensée et à l'action du groupe.
Pour savoir ce qui, dans un groupe, permet la participation active des personnes vivant l'exclusion, nous avons fait des interviews de personnes de milieux différents mais surtout de personnes vivant des difficultés liées à la pauvreté. Lors des interviews, nous nous sommes aperçus qu'une même personne peut faire partie de plusieurs groupes dont les objectifs et le fonctionnement sont différents : associations de distribution alimentaire ou vestimentaire, chorales, Université populaire Quart Monde, groupes de préparation de la journée mondiale du refus de la misère, le 17 Octobre…

En étudiant ces différentes formes de participation dans différents groupes, nous nous sommes interrogés sur **la nature de la participation** qui permet à des personnes très pauvres de s'engager avec d'autres. Une personne peut participer par ses écrits, ses peintures, en donnant ses idées sans être présente physiquement à une rencontre. Par exemple, les personnes que nous avons interviewées pour préparer ce colloque ne sont pas présentes ici mais elles ont participé. On a discuté avec elles, travaillé sur ce qu'elles nous ont dit, cela nous a fait réfléchir. C'est à nous de valoriser l'apport de ces absents. Mais si l'on parle de participation active, la question de la présence physique des personnes à toutes les étapes de la vie du groupe se pose pour qu'elles aient la chance d'élargir leur horizon, de rencontrer des personnes de milieux différents, d'apprendre de ces rencontres et que d'autres apprennent d'elles. Certains groupes permettent aux personnes les plus en difficultés de **sortir de leur univers** quotidien. Une personne vivant la pauvreté participe à une journée familiale hors de son quartier. Elle dit : *« Pour la 1ère fois, on me propose d'aller quelque part dans un lieu que je ne connais pas »*. Cela lui permet ensuite d'aller plus facilement à la rencontre des autres et de mieux aider sa fille à avoir son autonomie en trouvant un logement. Mais sortir de son univers, ce n'est pas seulement sortir de son quartier. C'est aussi participer à des rencontres plus larges. Par exemple, une dame participe à une session de formation aux Pays-Bas. Elle revient gonflée à bloc. Elle en parle dans son quartier, elle dit qu'elle a beaucoup appris. Elle prend conscience de la dimension nationale et internationale de l'action du groupe. Ces rencontres à un niveau plus large que le quartier, que ce soit au niveau national ou international, peuvent créer des déclics et des envies de continuer et de s'engager, à condition cependant que les personnes concernées soient conscientes des tenants et des aboutissants de ce à quoi elles participent. On peut s'interroger sur les moyens qui sont pris pour réellement informer tous les participants et leur permettre de comprendre les finalités des groupes auxquels ils participent.

Bien souvent, quelqu'un qui vit la misère est convaincu qu'il est nul. Sa **conscience qu'il apporte quelque chose au groupe** est très faible. Il sait qu'il participe, mais il ne se rend pas compte de l'impact de ce qu'il apporte. Par exemple, il sait ce qui humilie les gens, il sait ce qui fait mal dans les relations, il sait ce que veut dire le mot « résistance », il sait ce qu'il doit cacher pour se protéger. Une des conditions pour qu'une personne vivant dans la misère s'engage avec d'autres grâce à un groupe, est qu'elle ait conscience de ce qu'elle apporte dans le groupe car cela lui permet de rester engagée dans la durée en étant motivée. Par exemple, dans le groupe de préparation du 17 octobre qui réunit plusieurs associations et des personnes de différents milieux, les personnes qui vivent la pauvreté savent que leur présence et leur parole sont importantes parce que ceux qui n'ont pas connu la misère ne peuvent pas parler comme elles. Elles donnent leur avis sur ce qui va être mis en place pour cette journée.
C'est le groupe qui peut aider les personnes très pauvres et exclues à prendre conscience de ce qu'elles apportent. C'est grâce à lui qu'une personne peut redécouvrir et mettre en valeur ses compétences. Certains apportent des savoirs faire manuels, d'autres des compétences d'accueil, de soutien, d'aide, de réconfort, d'autres encore ont des compétences pour établir des liens entre les personnes… Mais **tous ont la compétence de réfléchir** à ce qu'ils font et à

la vie du groupe auquel ils participent. Pourtant cette compétence n'est pas toujours reconnue. Ainsi par exemple, une personne vivant la pauvreté s'engage dans un groupe qui distribue des colis alimentaires. Elle a 3 fonctions : elle va en camion avec une équipe récupérer les aliments à la banque alimentaire, elle distribue des colis, et elle reçoit les personnes pour leurs demandes d'aide alimentaire. Pour cette dernière fonction, elle vérifie l'ensemble des justificatifs du demandeur pour que celui-ci puisse être reçu par le responsable qui lui, va décider d'accepter la demande ou de la refuser. Elle n'est pas toujours d'accord avec les décisions prises mais elle n'a aucune influence sur les décisions, et elle finit par se poser la question de savoir si « elle n'est pas trop bête pour avoir un avis ». A d'autres moments aussi, notamment sur la distribution lorsqu'elle manifeste son désaccord, elle s'entend répondre qu'elle n'est pas dans son rôle.

Emilienne Kaci

Des exemples comme celui-là nous ont conduits à nous demander si les difficultés que rencontrent les personnes en situation de pauvreté pour participer activement à un groupe ne sont pas liées aux questions suivantes : qui décide de ce qu'elles vont faire à l'intérieur du groupe ? Qui décide de quel rôle et quelle place elles vont avoir ? Bien souvent, dans un groupe, les personnes en situation de pauvreté ne prennent pas elles-mêmes un rôle ou une place selon leurs compétences, elles prennent ce que le groupe veut bien leur donner.

La reconnaissance donnée aux personnes est bien souvent limitée à la place que le groupe leur donne. Pendant des années, des personnes en situation de pauvreté peuvent être limitées à un même rôle, que ce soit un rôle de distribution, de savoir-faire matériel, de témoignage de leur vie personnelle ou de porte-parole du groupe. Quand les gens sont cantonnés à un rôle et une place, il est très difficile de les voir sous des angles différents. De telles compétences qui ne sont pas liées au rôle attribué par le groupe restent méconnues. Ainsi, les personnes très pauvres sont trop souvent cantonnées à ne parler que de leur propre vie de misère alors qu'elles sont aussi capables de parler du monde qui les entoure. Elles en ont une vision toute particulière à cause de ce qu'elles vivent. Soit les personnes continuent à rester dans le rôle attribué en l'améliorant tant bien que mal, soit elles quittent le groupe avec un sentiment d'échec et de dévalorisation d'elles-mêmes. Nous constatons que dans les groupes qui ont comme ambition la participation active de tous, les apports des personnes en situation de pauvreté sont plus souvent pris en compte en **réciprocité** avec les autres. C'est-à-dire que les apports, les connaissances des uns et des autres sont reconnus et se mélangent, parfois se confrontent. Une condition de la réciprocité est, comme le dit Joseph Wresinski : *« Que la solidarité se mue en fraternité, c'est-à-dire que l'autre soit vraiment reconnu comme mon égal »*. Cela suppose de penser aux moyens à mettre en place dans le groupe pour que cette réciprocité soit effective : moyens de communication, savoir-faire de mise en liens entre les gens, techniques d'animation, processus de croisement. Ainsi, dans une chorale, les personnes viennent pour chanter mais un des premiers soucis de ce groupe est l'écoute, l'échange et la prise en compte des idées de chacun. Ensemble, ils ont choisi d'aller dans une prison pour offrir un moment de plaisir aux prisonniers.

Contribuer effectivement, c'est participer à la vie, à la pensée, à l'action du groupe, éventuellement jusqu'à prendre part aux décisions. La participation des personnes en situation de pauvreté n'est pas la même en fonction de leur histoire, de leurs compétences, de leurs savoir-faire, mais elles apportent toutes des choses importantes. Différentes interviews nous ont montré par exemple que les personnes ayant l'expérience de la pauvreté ont une connaissance de ce qu'est la honte. Quand elles participent à un groupe, elles apportent alors une manière d'être et de faire avec les personnes qu'elles rencontrent. Manière d'être et de

faire qui cherche à être respectueuse des situations de chacun. Si leurs idées sont prises en compte alors cela change la manière d'être et de faire du groupe. Ce qui fait obstacle, c'est quand l'objectif du groupe ne rencontre pas l'objectif visé par une structure qui impose son propre fonctionnement. Par exemple, une femme vivant la pauvreté avait créé avec d'autres habitants un vestiaire où les personnes du quartier pouvaient acheter des vêtements de bonne qualité à bas prix. Après 2 années de fonctionnement, cette femme est devenue salariée du Centre Social pour cette activité. Ca n'a plus été pareil car sa responsable a alors imposé d'autres objectifs : rentabilité, participation d'autres personnes sans prendre en compte les façons de faire des bénévoles présentes. Les bénévoles qui avaient créé le projet ont fini par quitter le groupe.

L'animateur et l'animation ont donc un rôle central dans le groupe. C'est l'animateur qui doit faire respecter les objectifs du groupe et trouver les moyens de les faire réaliser par le groupe. Quand le groupe a l'ambition de la participation de tous, alors l'animateur trouve, avec les participants du groupe, les moyens pour que tous contribuent, pour que le groupe atteigne ses objectifs avec l'apport de chacun de ses membres.

Cette ambition pour un groupe, Joseph Wresinski la porte au niveau d'une société : *« Nous voulons que la civilisation avance. Nous voulons que les intérêts et le message des pauvres ne soient pas seulement pris en compte mais fondamentalement partie prenante du système. Cela sera possible dans la mesure où notre civilisation ne permettra plus que nous pensions une société sans penser à tous ses membres et en particulier aux pauvres. C'est tout autre chose que de poser la question des pouvoirs à donner aux pauvres, toutes choses demeurant inchangées par ailleurs ».* C'est pourquoi il insiste en disant que l'on pourra en finir avec la misère quand les plus pauvres seront dans les lieux où se décide l'avenir de l'homme.
Quelles sont les conditions pour que des personnes très pauvres s'engagent avec d'autres pour bâtir ensemble l'avenir ?

Manu Vandericken
Une des conditions pour bâtir ensemble l'avenir et donc lutter contre la misère et l'exclusion est que **les personnes vivant la grande pauvreté et l'exclusion soient au centre des actions menées.** Cela signifie qu'elles soient le repère et la mesure de ce que l'on veut gagner ensemble et qu'elles soient co-actrices de l'action. L'expérience des personnes qui vivent ou ont vécu la misère est déterminante pour lutter contre la pauvreté. Toutes les personnes pauvres souffrent de la misère mais toutes ne se révoltent pas. Les étapes du cheminement personnel et de l'appartenance à un groupe sont indispensables mais ne suffisent pas pour éviter toute récupération et toute manipulation. Le danger étant que la parole des personnes pauvres soit utilisée à d'autres fins.

Nous avons étudié principalement deux actions : le projet « L'école de tous les enfants » en l'action d'un squat organisé d'un bâtiment vide en Belgique. Le projet « l'Ecole de tous les enfants » a fait travailler ensemble un groupe de parents ayant des enfants en difficulté avec l'école et un groupe d'enseignants ayant dans leurs classes des élèves en difficulté. Ils se sont rencontrés pendant deux ans. Ces rencontres régulières avaient pour but d'améliorer les relations entre parents, enfants et enseignants. L'action du squat d'un bâtiment vide a été menée par un groupe composé de personnes sans abris, de personnes habitant des maisons insalubres et des représentants d'associations. Le but de ce squat était le droit au logement. Ces deux actions nous questionnent sur deux points **: par qui et comment est élaboré le but de l'action ?** La discussion entre les acteurs de l'action permet de se comprendre et de se mettre d'accord sur l'analyse de la situation de départ que l'on considère injuste. Par exemple,

dans le projet « l'Ecole de tous les enfants », le souhait des parents était que leurs enfants aient une école qui soit celle de tous les enfants sans classes spécialisées. Le constat des enseignants c'était que dans leurs classes il y avait des élèves avec lesquels ils n'arrivaient pas à avancer et à comprendre. Dans cet exemple, il y a eu accord sur le but qui était d'améliorer les relations enfants, parents, enseignants. Dans l'exemple du squat, l'analyse de la situation de départ n'a pas été faite ensemble, les personnes très pauvres n'ont pas participé à la réflexion dès le début. Dès lors, le projet a été mal cadré et a mal tourné pour les personnes les plus en difficultés.

Si on commence à lutter ensemble, c'est souvent à cause d'une **injustice**. L'injustice c'est une forme de mépris. Quand on est traité injustement, on n'est pas respecté. C'est quelque chose qui révolte et qui pousse à un désir et à une volonté de changement. Face à l'injustice du non-logement dans l'exemple du squat, le but des personnes à la rue était de trouver un logement. Elles ont apporté le peu d'affaires qu'elles avaient en espérant trouver un logement. Les autres personnes qui étaient là, qui n'étaient pas des personnes défavorisées, leur but était de dénoncer tous les logements vides dans la ville. A la fin, quand la police est venue pour expulser tout le monde, ceux qui étaient sans logement n'avaient toujours pas trouvé de logement, mais par contre, on a beaucoup parlé des logements vides dans la ville. Dans cette action, on voit qu'au départ il n'y a pas eu d'accord sur un but commun, chacun avait son propre but, et la situation des personnes sans abris n'a pas changé. De ce fait, le droit au logement n'a pas avancé pour tous. Le but commun ne se définit pas seulement entre des personnes en situation de précarité, mais en dialogue avec d'autres groupes sociaux. Il ne suffit pas d'obtenir un changement pour soi ou pour un groupe particulier, mais de gagner le droit pour tous. Dans le but, il y a un objectif avec lequel on est d'accord, mais il y a aussi la manière d'atteindre cet objectif et d'être co-acteurs ensemble.

Jean-Luc Martrou

Pour être co-acteurs de la lutte contre la misère, il faut s'y préparer. Par exemple, dans le projet « l'Ecole de tous les enfants », les parents se sont d'abord réunis entre eux pour analyser les problèmes que leurs enfants rencontraient avec l'institution scolaire. Ils ont discuté, ils se sont concertés, ils ont partagé leurs différentes idées, ils ont donné chacun leur avis. Ils ont pu mettre sur le papier ce qui était le plus important pour eux : que leurs enfants aient les mêmes chances que les autres. Dans l'action « squat », il n'y a pas eu de préparation entre les personnes à la rue et mal logées. Elles n'ont pas pu réfléchir aux conséquences de ce qu'elles faisaient avant de passer à l'action. Elles n'ont pas pu discuter entre elles de leurs revendications. Une des conditions pour travailler ensemble entre personnes de milieux sociaux différents, c'est que nos représentations les uns des autres puissent changer. Si on reste bloqué sur des représentations négatives de l'autre, on peut être autour de la même table, mais on ne pourra jamais travailler ensemble comme des partenaires. Dans le projet « Ecole », ce qui a aussi aidé les parents, c'est de voir que certains enseignants ont parlé eux-mêmes de leurs échecs en tant qu'enseignants.

Mener une action ensemble contre la misère exige de **la motivation,** du courage, de la persévérance, y trouver un sens pour soi, choisir librement de participer. La motivation peut venir du respect et de la considération de la part des autres. Cela fait plaisir, et cela donne envie de poursuivre l'action. Elle vient aussi du but qu'on s'est donné de gagner une bataille. Un participant dit : *« Aux réunions des parents avec l'école, même si c'était dur je ne voulais pas m'avouer vaincu. Je me sentais inférieur mais je ne voulais pas baisser les bras. Je voulais leur montrer que j'arrive à quelque chose ».* Dans l'action, la **confiance** se construit au fur et à mesure des rencontres et du temps. On a besoin pour avoir confiance en soi, que

d'autres nous fassent confiance. C'est une confiance réciproque. On ne peut pas tout seul décréter un jour qu'on se respecte, comme ça. Cette pensée développée par le philosophe Honneth rejoint nos expériences et nos idées. Quand il y a la confiance, on peut s'exprimer librement. Il ne faut pas seulement qu'on nous laisse parler. Il faut pouvoir parler sans être influencé par les autres, pour que l'on puisse dire ce qu'on pense vraiment, pour que l'on puisse échanger et réfléchir ensemble, sans se mentir.

Mener une action contre la pauvreté c'est créer une **alliance** entre les personnes qui subissent les injustices au quotidien et les personnes qui ne vivent pas la pauvreté mais qui refusent ces injustices dans l'application des droits fondamentaux. Pour créer cette alliance dans l'action, il est nécessaire que chacun **reconnaisse le savoir des autres**. Les personnes qui vivent la pauvreté ont un savoir, une connaissance issus de leur expérience de la pauvreté et de toutes les difficultés rencontrées pour avoir leurs droits. Par exemple, celui qui est au chômage a l'expérience des difficultés à trouver un emploi, surtout quand il n'a pas de diplôme. Mais les professionnels aussi ont un savoir et une expérience. Ils connaissent les lois, les droits du chômeur, les critères d'accès. Chacun connaît une face de la réalité. Grâce à cette alliance, il y a un travail commun qui fait que le combat profite à tout le monde. Dans le rapport commandé en 1982 à Joseph Wresinski par Michel Rocard, ministre de l'Etat Français, il est dit : «*Les forces que le pays doit mettre en œuvre doivent s'allier à la résistance des plus défavorisés si l'on veut que l'action engagée soit libératrice et n'engendre pas de nouvelles formes d'aliénations. »* **Pour que le combat contre la misère puisse se développer, il est nécessaire que les personnes les plus pauvres et la connaissance issue de leur expérience soient au centre de l'action.** Quand il était jeune, Joseph Wresinski a vécu la misère avec sa famille. Adulte, il est revenu vers les gens pauvres qu'il considérait comme « les siens » pour tracer la route qui a conduit à la création du Mouvement ATD Quart Monde. C'est à partir de sa propre expérience et de celle des familles très pauvres qu'ils ont entamé ensemble le combat contre la misère. L'un de nous explique que c'est comme une roue : pour qu'elle puisse tourner rond, il faut un moyeu. Ce moyeu, c'est la connaissance et l'expérience des personnes pauvres. Mais il faut aussi des rayons : ceux qui n'ont pas l'expérience de la pauvreté mais qui pensent qu'elle est injuste et qui s'unissent avec les personnes pauvres, constituent les rayons de la roue. Le moyeu est la pièce centrale de la roue, si elle n'est pas solide, les rayons partent dans tous les sens. L'exemple de la lutte du squat évoqué précédemment démontre, que lorsque les personnes pauvres ne constituent pas le moyeu de la roue, le combat va à l'encontre de leurs attentes et même se retourne contre elles. Les occupants du squat ont été expulsés par la police et les plus pauvres se sont retrouvés à la rue.
Pour que le combat soit efficace, il est donc nécessaire qu'il soit ancré dans l'expérience de la misère : cela veut dire qu'il faut que les personnes qui participent à l'action restent reliées à leur milieu d'origine. Ce principe vise d'une part à ne pas se couper des préoccupations des siens, à ne pas avancer seul, et d'autre part à vérifier en permanence que les objectifs du combat correspondent aux attentes des personnes concernées. Si les militants du monde de la pauvreté ne sont plus ancrés dans leur propre milieu, le risque c'est qu'ils parlent en leur propre nom et non plus au nom des leurs. Ils avancent tout seul et ne font plus avancer les autres. Le danger est de prétendre lutter collectivement et en fait, d'exclure la parole des personnes les plus démunies. L'expérience de la lutte contre la pauvreté qu'ont certains militants du monde de la pauvreté est un soutien, un encouragement, une motivation pour des personnes plus démunies qui n'ont pas encore cette expérience du combat collectif. Cette expérience est précieuse et doit être partagée et transmise.

Manu Vandericken

Dans son texte intitulé « S'appuyer sur les forces de résistance », Joseph Wresinski écrit :

« *Les personnes pauvres ont un apport original du fait de leur expérience qui leur donne un point de vue particulier sur les questions de société. Ce point de vue, elles doivent pouvoir le transmettre car elles sont les seules à le détenir.* » Elles doivent constituer la référence primordiale. Pour mesurer les effets d'un combat concernant la pauvreté, c'est bien le changement concret de situations des personnes en situation de pauvreté qui doit être pris en compte. Pour autant, le fait que les personnes pauvres soient réellement au centre du combat, ne suffit pas pour juger du caractère juste d'une lutte. Deux critères doivent être pris en compte pour considérer le caractère juste ou non d'un combat collectif contre la misère. Premièrement, pour mesurer objectivement les résultats d'une lutte, on doit prendre en compte la situation des plus en difficultés parmi les gens pauvres. Deuxièmement, les changements obtenus par le combat contre la misère doivent profiter à tous : pauvres et non pauvres. C'est bien la dignité de tout être humain qui est l'enjeu ultime du combat contre la misère.